

Colloque SHESL-HTL, 29 et 30 janvier 2010 à Paris

Institut de Géographie, 191 rue Saint-Jacques, 75005

La disciplinarisation des savoirs linguistiques – Histoire et épistémologie

BEACCO Jean-Claude (conf. invité)

Université Paris 3

« Linguistique du français et dimensions métalinguistiques de l'enseignement du français en tant que langue étrangère (1975-2010 env.) »

La structuration institutionnelle de la linguistique et son émergence comme champ épistémologique constitué sera examinée en tant qu'elles ont suscité des effets collatéraux sur des champs disciplinaires contigus. On s'attachera tout particulièrement au champ du français comme langue étrangère qui, comme la discipline français langue de scolarisation (et souvent à travers elle), sélectionne au sein des savoirs linguistiques des descriptions de référence, nécessaires pour construire l'objet – langue à enseigner.

Les circulations discursives des savoirs linguistiques relatifs au français, produits dans la communauté scientifique-universitaire (désormais définie de manière autonomisée, hors de toute implication pour l'enseignement), circulent dans une topographie complexe. Celle-ci est constituée des relations intertextuelles entre les discours scientifiques et diverses formes de discours de diffusion/« vulgarisation » : manuels d'enseignement de linguistique générale et française, grammaires universitaires « linguistiques » (proposant des synthèses, parfois très personnelles, de monographies spécialisées), grammaires scolaires pour le français comme « matière », grammaires pour le français comme langue étrangère à destination des enseignants ou des apprenants, discours, activités et exercices métalinguistiques...

On montrera que ces circulations ne peuvent être appréhendées exclusivement en termes de manuéliations réductrices et qu'il convient aussi de faire intervenir les représentations sociales métalinguistiques des concepteurs de programmes et de manuels, des formateurs d'enseignants, des enseignants et des apprenants eux-mêmes. Ces circulations et ces inerties concourent au maintien d'une « grammaire ordinaire », description de référence stabilisée pour la didactique du français langue étrangère, qui semble ne pouvoir être déplacée que dans le temps de la longue durée des évolutions culturelles. Dans ce jeu entre des savoirs savants et des savoirs ordinaires, il serait aussi épistémologiquement opportun de prendre en compte les savoirs d'expertise des enseignants, lesquels sont susceptibles d'être décrits de manière objectivée et qui auraient avantage didactique à être articulés et confrontés aux précédents.

Références bibliographiques

- Beacco J.-C. (sous presse) : *La didactique de la grammaire dans l'enseignement du français et des langues*, col. Langues et didactique, Didier, Paris.
- Beacco J.-C. (dir.) (1985) : *Descriptions pour le français langue étrangère, Langue française* 68.
- Beacco J.-C. Perdue C. & Vivès R. (dir.) (1994) : *Appropriations, descriptions et enseignements de langues, Etudes de linguistique appliquée* 92.

- Collinot A. & Petiot G. (1998) (dir.) : *Manuélistion d'une théorie linguistique : le cas de l'énonciation, Les carnets du Cediscor* 5.
- Coste D. (1980) : « Analyse de discours et pragmatique de la parole dans quelques usages d'une didactique des langues », *Applied Linguistics* I(3), p. 244-252.
- Coste D. (1985) : « Sur quelques aspects des relations récentes entre grammaire et didactique du français », *Langue française* 68, p. 5-17.
- Lehmann D. (1985) (dir.) : *Linguistique et didactique : pièces à conviction, Etudes de linguistique appliquée* 63.

BLANCKAERT Claude (conf. invité)

Centre Alexandre Koyré, Paris

« L'équation *disciplinaire* des sciences humaines. Paradigme ou problème pour une épistémologie (vraiment) historique ? »

Le système *disciplinaire* est un mode d'organisation fonctionnelle de la science contemporaine lié notamment à l'enseignement universitaire. Son archéologie ne nous fait pas remonter fort loin dans le temps. À peine si le mot, et plus encore la chose, paraissent avec le xx^e siècle. On le croit pourtant aujourd'hui si bien associé à la production cumulative des connaissances valides et à l'existence même des protocoles scientifiques qu'on peine à imaginer un domaine important de recherche, fût-il éloigné de notre époque, qui n'en partagerait pas l'horizon de normes, d'apprentissage et d'évaluation.

Ainsi, quand certains historiens parlent de la fondation « disciplinaire » de la psychologie au xvi^e siècle, de l'orientalisme à la fin des Lumières ou, plus encore, de l'héritage sans âge de « disciplines » constituées comme la géographie, l'histoire ou la grammaire, leur démarche s'avère performative. Elle souligne la scientificité d'une doctrine ou l'opiniâtreté d'une pratique, leur confère des titres d'ancienneté enviés et renforce, du même coup, l'identité ou le cadre homogène d'une spécialité. Projetée dans le passé, et décontextualisée par le fait, la qualification de « discipline » en acquiert à bon compte statut et valeur de point fixe. La notion n'en est pas pour autant plus claire ou mieux distinguée. Les justifications de ce dispositif l'ont à tort assimilé avec l'histoire même.

En esquivant les questions de terminologie de cet ordre, les historiens des sciences humaines en particulier confondent souvent la « discipline » avec le paradigme, la spécialité, l'institution ou la tradition de recherche. C'est toutefois prendre l'effet pour la cause, le problème pour sa solution, le *processus* pour le fait nécessaire et acquis. Rien ne prouve en effet que la science à l'ancienne n'en soit l'anticipation, que la figure classique de l'érudite savant annonce le « chercheur », que la structure et la hiérarchie des savoirs légitimes se confirment d'étape en étape. Autrement dit, la discipline n'est pas un bon module d'expérience pour l'historien. Plutôt que d'y voir le prisme figé au travers duquel sont pensées des dynamiques hétérogènes (reconnaissance académique, professionnalisation, standardisation du manuel opératoire, de la bibliothèque de référence et des expertises), il convient d'interroger l'économie de la connaissance en prenant pour hypothèse qu'avant la « disciplinarisation », il n'y avait pas rien.

Les sciences des siècles passés, pour ignorer nos catégories ésotériques, n'en conservent pas moins une pleine originalité et c'est d'ailleurs au refus de leur encadrement qu'on prendra la pleine mesure d'œuvres et de pratiques communes dont l'un des intérêts est de ne pas s'y laisser enfermer. Au xix^e siècle encore, l'émergence des spécialités, mouvement continu, n'abolit pas la parcimonie du nombre et la faiblesse du

recrutement scientifique. Les régulations de l'activité de recherche répondent alors à d'autres impératifs (le contrôle des amateurs sollicités, notamment) et à une découpe gestionnaire de la réalité (par « règnes ») qui doit à la fois garantir l'autonomie des sciences et favoriser néanmoins les échanges intellectuels entre rares spécialistes. Les principes du naturalisme, si décriés aujourd'hui, ont favorisé longtemps cette interdépendance en assurant la perméabilité des frontières entre sciences individualisées. Ils ont été aussi, du même coup, un mobile puissant de controverses doctrinales, méthodologiques et institutionnelles sur l'objet, l'extension et la finalité des différents savoirs de l'homme.

L'épistémologie occupe donc une place centrale dans les plaidoyers d'instauration des nouvelles spécialités, tant comme vecteur de consensus que comme mode de différenciation entre sciences rivales. C'est un style de science et de discours dont nous avons partiellement perdu le sens. Creuset tardif du modernisme scientifique, le passage au « disciplinaire » peut en tirer, au moins par contraste, de singuliers éclairages.

BOUARD Bérengère

Université de Haute Bretagne Rennes II

UMR 7597 Histoire des Théories Linguistiques

« L'articulation entre grammaires scolaires et grammaires savantes au XIX^e siècle : complément et verbe transitif »

Cette proposition vise à étudier le rôle des grammaires scolaires et des grammaires savantes dans la constitution de deux savoirs grammaticaux au XIX^e siècle : la notion de complément et la catégorie de verbe transitif.

La vulgate décrit l'adoption du complément circonstanciel comme le fait de la seconde grammaire scolaire (Chervel, 1977 : 171-173), véritable « méthode pédagogique d'acquisition de l'orthographe » (Chervel, 1998 : 14). Il en est de même pour la disparition du classement des verbes en actifs, passifs et neutres (Chervel, 1977 : 244-246). Ces deux développements nourrissent la thèse selon laquelle les savoirs scolaires sont autonomes par rapport aux savoirs savants ; la théorie grammaticale étant une création de l'école « dans l'école et pour l'école » (Chervel, 1998 : 14), par nature « imperméable à toute influence savante » (Chervel, 1977 : 274).

Ce point de vue peut être remis en question si l'on reconsidère le corpus étudié, la méthodologie mise en œuvre et la périodisation adoptée. En étendant le corpus à des ouvrages de savants mais aussi de pédagogues soucieux d'intervenir dans l'enseignement, à savoir :

- i) les textes grammaticaux produits par les membres de la Société Grammaticale, parus entre 1815 et 1840 ; grammaires (Bescherelle, 1834 ; Boniface, 1829), articles du *Journal Grammatical*, compte rendu de séances, dictionnaires et traités (Vanier),
- ii) des grammaires générales « tardives » produites entre 1832 (Jullien) et 1863 (Burggraff) (voir Bourquin, 2005 ; Bouard, 2009),
- iii) des textes grammaticaux à visée réformatrice (Jullien, 1854 ; Perron, 1851),

on s'aperçoit que la déconstruction du modèle d'analyse tripartite avec le verbe substantif est antérieure à la seconde grammaire scolaire, entraînant dans son sillage : d'une part l'adoption du complément (pour des raisons qui ne tiennent donc pas à une pédagogie de l'orthographe), d'autre part la refonte du classement des verbes en cours depuis Beauzée (1767) (Bouard, 2008). L'étude de ce corpus selon la méthode de l'histoire sérielle conduit à discuter de la périodisation et de la datation des

changements. La thèse selon laquelle la grammaire scolaire aurait « stérilisé pour la durée du XIX^e siècle toute réflexion grammaticale et désintéressée » (Chervel, 1977 : 29) ou ralenti l'activité de la grammaire théorique (Chervel, 1977 : 69) sera donc nuancée. Sans vouloir identifier le degré d'autonomie, de séparation ou de coïncidence entre les savoirs scolaires et les savoirs savants, nous tenterons de décrire « l'historicité de leurs rapports » (Chiss et Puech, 1999 : 200) se caractérisant par diverses relations, influences et filiations.

Références primaires citées

- Beauzée, N., 1767, *Grammaire Générale, ou Exposition raisonnée des éléments nécessaires du langage, pour servir de fondement à l'étude de toutes les langues*, Paris : J. Barbou, 2 vol.
- Bescherelle, L.-N., et H.-H., 1834, *Grammaire nationale*, Paris ; Bourgeois-Maze, 2 vol.
- Boniface, A., 1843 (1829), *Grammaire Française, Méthodique et Raisonnée*, Paris : Delalain.
- Burggraff, P., 1863, *Principes de grammaire générale ou exposition raisonnée des éléments du langage*, Liège : Dessain.
- Jullien B., 1832, *Grammaire Générale abrégé de grammaire française*, Dieppe : Madame Veuve.
- 1854, *Explication des principales difficultés de l'enseignement de la grammaire (in Cours raisonné)*, dans le *Traité de Grammaire*, Paris : Hachette.
- Perron, F., 1847, *Elements de grammaire générale ou Nouveaux principes de grammaire française*, Paris : Didot frères.
- 1848, *Nouveaux principes de grammaire française rédigés d'après les éléments de grammaire générale du même auteur*, Paris : Didot, Chamerot, Lecoffre, Besançon : Outhenin Chalandre fils.
- 1851, *Essai d'une réforme de l'enseignement grammatical présenté à l'Académie française et à Mr le Ministre de l'Instruction*, Paris : Désobry et Magdeleine, Besançon : Veuve Ch. Deis.
- Vanier, V.-A., 1827, *Traité d'analyse logique et grammaticale*, Paris : Garnier.
- 1836, *Dictionnaire grammatical, critique et philosophique de la langue française*, Paris : L'Auteur.
- et Lemare, Butet, Perrier, Scott de Martinville, etc, 1818-1820, *Annales de grammaire par la Société Grammaticale de Paris*, tome 1^{er}, Paris : Béchét.

Références secondaires citées

- Bouard, B., 2009, « La syntaxe dans la grammaire générale au XIX^e siècle : structure de la proposition et transitivité », *Language and History*, vol. 52 N°1, Maney Publishing : 3-25.
- 2008, « Du nouveau à propos de l'histoire du complément », *L'information grammaticale*, Peeters : Louvain-Paris : 3-8.
- Bourquin, J. éd., 2005, *Les prolongements de la grammaire générale en France au XIX^e siècle*, Presses universitaires de Franche-Comté, Besançon.
- Chervel, A., 1977, *Et il fallut apprendre à écrire à tous les petits français. Histoire de la grammaire scolaire*, Paris : Payot.
- 1988, « L'histoire des disciplines scolaires : réflexions sur un domaine de recherche », *Histoire de l'éducation*, N°38 : 59-119.
- 1998, *La culture scolaire Une approche historique*, Belin, Paris.
- Chiss, J.-L. et Puech, C., 1999, *Le langage et ses disciplines XIX^e-XX^e siècles*, Duculot, Paris, Bruxelles.

BOUTAN Pierre

IUFM de Montpellier, UMR 7597

« Des tentatives de renouvellement de l'enseignement de la langue nationale à partir de la grammaire historique à la fin du XIX^e siècle : Bréal, Brachet, Dussouchet »

Après les catastrophes des années 1870-71, le jeune linguiste Michel Bréal prend la tête d'un mouvement de renouvellement des pratiques pédagogiques de l'enseignement des langues, notamment de la langue nationale. Il veut utiliser les acquis de la grammaire historique, en particulier les travaux de Brachet, qui vont être déclinés en direction du primaire et du secondaire, avec la collaboration de Dussouchet, dans une série de manuels scolaires ; par ailleurs Dussouchet est le maître d'œuvre principal des articles

sur la langue française du *Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire* dirigé par Buisson, et le futur initiateur de la nomenclature grammaticale de 1910, à laquelle se consacrera Brunot...

La communication s'emploiera à montrer comment et pourquoi cette entreprise de rénovation va en grande partie échouer, particulièrement en primaire.

CABRÉ Teresa (conf. invitée)
UPF, Barcelone

« Contribution de la linguistique à la disciplinarisation de la terminologie »

Le but de cet exposé est d'analyser les raisons pour lesquelles la Terminologie comme discipline n'a pas développé son versant linguistique avant une date avancée du XX^e siècle. Si la Terminologie n'était pas considérée comme « Linguistique » c'est que, d'une part, lorsqu'elle s'est développée comme discipline autonome, les modèles linguistiques du moment ne permettaient pas d'expliquer les termes dans toute leur complexité ; et que, d'autre part, jusqu'à une époque récente, le développement de la Linguistique ne permettait pas d'approfondir les aspects conceptuels et pragmatiques qu'une description adéquate des termes requérait. Le développement de théories linguistiques alternatives ou complémentaires aux modèles formels, dominants et exclusifs pendant une longue période, et les possibilités d'étude des langues que les technologies ont fait émerger ont ouvert un nouveau panorama théorique et appliqué pour l'étude des termes dans une perspective linguistique.

COSTE Daniel (conf. invité)
ENS LSH

« A propos d'un manuel français de linguistique appliquée »

En 1975 est publié le *Manuel de linguistique appliquée* dirigé par Frank Marchand, seul ouvrage de son espèce en français ; l'année suivante, 1976, paraît le *Dictionnaire de didactique des langues*, coordonné par R. Galisson et D. Coste, ouvrage qui devait d'abord s'intituler *Dictionnaire de linguistique appliquée et de méthodologie de l'enseignement des langues*. Parallèlement voient le jour en Grande-Bretagne, entre 1973 et 1977, les quatre volumes de l'*Edinburg Course in Applied Linguistics*, ensemble réalisé autour de S.P. Corder. Dans le cadre du projet "Langues vivantes" du Conseil de l'Europe, *The Threshold Level*, dû à J.A. van Ek, est réalisé en 1975, suivi, en 1976, par *Un niveau-seuil* pour le français.

On s'interrogera, pour ce moment particulier - le milieu des années 1970 - à propos des avatars que connaît, notamment en France, la désignation « linguistique appliquée », tant en termes de différenciation entre scène anglophone et scène francophone que pour ce qui relève des rapports entre sciences du langage et didactique des langues.

DAVY Isabelle
Doctorante, Paris 8

« Du rapport de la sémiologie de l'art et de la linguistique »

Certains déplorent un « actuel assujettissement des études sur l'art aux sciences du langage », y voyant une « vogue de la sémiologie et du structuralisme ». Or, si le refus d'une subordination de la théorie de l'art à la linguistique paraît légitime pour penser la question de

la spécificité de l'art, le constat s'appuie sur une conception réductrice de la linguistique et ignore la distinction entre sémiologie et sémiotique : il en vient à opposer l'art au langage. En fait, cette lecture, assez répandue, nous semble révélatrice à la fois d'un malentendu concernant la recherche en linguistique à l'époque du structuralisme et d'une tradition interprétative en art reposant sur le dualisme du visuel et du langagier dont le *Linguistic Turn* et l'*Iconic Turn* viendraient, ensemble, témoigner.

Les recherches structuralistes ont attribué à la linguistique le statut de modèle épistémologique pour les sciences humaines. Louis Marin a orienté la sémiologie de l'art dans un rapport analogique avec la linguistique : son « application » ou transposition de critères de la linguistique à la peinture produit une sémiotique picturale liée à une conception courante du langage comme « médiation », dont on ne peut que constater la fortune du point de vue structuraliste, devenu en quelque sorte une épistémologie par défaut. Il est rare de lire une étude d'œuvre d'art non soumise aux dualismes du visuel et du langagier, de la production et de la réception, du sujet et de l'objet, du réel et de l'imaginaire. L'enjeu épistémologique apparaît pourtant déjà chez Saussure qui suggère un rapport entre sémiologie et linguistique non comme articulation de deux axes mais en terme d'implication réciproque. Surtout, le « sémantique sans sémiotique » de Benveniste fait penser l'invention simultanée de l'artistique et du linguistique.

La notion d'« application de la linguistique » (en tant que transfert ou emprunt notionnel) semble ainsi problématique dans la mesure où elle bloque l'enjeu épistémologique dans un rapport préétabli de disciplines. La question des savoirs linguistiques offre justement l'opportunité de penser un système signifiant à la fois particulier et doté d'une perspective de scientificité. On peut espérer travailler vers l'épistémologie qui, chaque fois, se constituera dans et par la construction d'un rapport entre champs de pensée, la démarche de transdisciplinarité mettant en jeu la notion même de « disciplinarité ».

DÉCIMO Marc

Université d'Orléans

« A propos de l'aventure de *La Tribune des linguistes* (1854-1860) : utopie et dépassement »

La première Société de linguistique a été fondée en avril 1837 ; Charles Nodier (1780-1844) en sera le premier président.

Celle qui m'occupe ici est créée à Paris en novembre 1854 ; elle n'a jamais fait l'objet d'aucune étude vraiment détaillée [1]. Elle se dote d'un recueil périodique, un mensuel d'abord titré *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*[2] qui très vite devient *La Tribune des linguistes*.

Cette Société se donne un programme ambitieux et la publication qu'elle invente se veut d'un genre tout à fait nouveau « dans le monde journalistique ». Elle se propose de constituer la linguistique comme science, d'inventer « une philosophie des langues qui est à la linguistique ce que la philosophie de l'histoire est à l'histoire », de privilégier « toutes les matières qui se rattachent et à la philologie et à la linguistique considérées dans leur plus grande extension, et surtout du point de vue pratique »[3]. Elle s'inquiète aussi de réforme orthographique et ses membres ont voté l'emploi d'un papier à entête rédigé en orthographe simplifiée[4]. Si l'on résume, cinq objets la concerne : 1°) la philosophie et la comparaison des langues ; 2°) l'étude des sons de la langue française et des signes destinés à les représenter (question de la réforme orthographique) ; 3°) l'étude des sons des autres langues et des signes destinés à les représenter (question de l'alphabet universel) ; 4°) les recherches sur la question de la langue universelle ; 5°) la

vulgarisation des résultats obtenus dans les études de la linguistique, et les modifications à introduire en conséquence dans l'ensemble à tous les points.

Il m'intéresse d'étudier les conditions d'apparition et de disparition de ladite Société. Quel rêve réunissait ses fondateurs et ses sympathisants ? Qui sont-ils ? Qui excluent-ils et pourquoi ? Pourquoi échouent-ils ? En 1863 ont lieu les premières réunions informelles de la... Société de Linguistique de Paris (celle qui survit).

[1] Couturat et Léau, *Histoire de l'alphabet universel*, 1907 ; Sylvain Auroux, « La première Société de Linguistique – Paris 1837 ? », *Historiographia Linguistica*, X : 3, Amsterdam, John Benjamins, 1983, p. 241-265. Et aussi : S. Auroux, Françoise Dougnac et Tristan Hordé, « Les premiers périodiques linguistiques français (1784-1840) », Paris, *Histoire Épistémologie Langage*, 4 :1, 1982, p. 117-132.

[2] Joseph-Marie Quérard, *Le Quérard, archives d'histoire littéraire, de biographie et de bibliographie françaises*, Paris, Au bureau du journal, vol. 1, mars 1855, p. 99, d'après un article paru dans *La Presse* (le journal d'Émile de Girardin), 5 mars 1855.

[3] I, 244.

[4] Ferdinand Brunot jugera la proposition de réforme par C. Henricy « détaillée et radicale », *Histoire de la langue française et de la littérature française*, t. VIII, Paris, A. Colin, p. 855.

GALAZZI Enrica

Università Cattolica di Milano

« Les débuts de la phonétique en Italie dans la première moitié du XX^e siècle : deux [faux] départs »

Le commencement de la phonétique en Italie, au XX^e siècle, se caractérise par deux départs enthousiastes suivis de deux coupures tragiques au moment des deux guerres mondiales. La deuxième coupure correspond à une rupture épistémologique qui a changé la topographie et les enjeux de la recherche phonétique à l'échelle internationale. Les premiers promoteurs venaient d'horizons disciplinaires périphériques par rapport à la linguistique (la physique, la médecine, la pathologie, le chant...). Grâce à eux l'Italie a été un des premiers pays à se doter d'une société de phonétique expérimentale (1913). Ils ont contribué activement à la réussite du premier congrès international (Hambourg 1914).

Après l'effacement dû à la guerre, la phonétique expérimentale connaît une résurgence et un nouvel essor à Milan. Cela est dû à la personnalité d'un moine passionné par la voix, Agostino Gemelli, un psychologue hors du commun, poussé par le climat intellectuel lombard, prospère et favorable au progrès des connaissances. Partisan convaincu d'une phonétique plurielle, telle qu'elle avait été définie par J. Van Ginneken, il créa un véritable réseau d'échanges international et ne cessa d'œuvrer pour le rassemblement des disciplines impliquées dans l'étude du langage. Dans l'Université Catholique qu'il a fondée et dirigée jusqu'à sa mort, un premier cours de phonétique expérimentale est annoncé en 1926. En 1954 la première chaire de phonétique en Italie est attribuée à Luigi Belgeri qui s'était formé à Grenoble et dont la mort prématurée en 1958, allait entraver les projets de Gemelli.

En 1950, il organisa à Milan un colloque pendant lequel il refonda une *Società italiana di Fonetica sperimentale, Fonetica biologica, Foniatria e Audiologia*, dont il fut élu président. Dans l'indifférence des collègues linguistes et le désintérêt général, Gemelli plaida inutilement pour l'introduction de la phonétique dans les universités italiennes.

Il se fit le promoteur des deux colloques qui suivirent (Parme 1953 et Milan 1958).

A sa mort, en 1959, il n'y eut aucun successeur pour reprendre cette piste qui n'était qu'une des nombreuses ouvertes par Gemelli dans son pays.

L'expérience se solde négativement : la phonétique ne s'est pas implantée dans l'université italienne et va végéter pendant plusieurs décennies. Il n'empêche que la conception large, pluridisciplinaire de la phonétique défendue par Gemelli anticipe les réaménagements disciplinaires et le statut de la phonétique à l'intérieur des sciences de la parole contemporaines.

GUILLAUME Jean-Patrick

Professeur, Université Paris 3

« La disciplinarisation de la grammaire arabe au tournant des 9^e-10^e siècles »

Je me propose de démontrer, dans cette communication, que l'évolution que connaît la tradition grammaticale arabe entre les dernières décennies du 9^e s. et celles du 10^e – et dont certains aspects essentiels ont été mis en évidence depuis de longues années – constitue bel et bien un processus de disciplinarisation ; ou, plus précisément, que la notion de processus de disciplinarisation permet d'en donner une représentation plus exacte et plus cohérente.

Ce processus se situe dans un contexte de crise, où les grammairiens sont confrontés à la diffusion, dans l'élite lettrée de l'époque, d'une culture philosophique d'inspiration essentiellement aristotélicienne, la *falsafa*, porteuse d'un nouveau paradigme scientifique et, notamment, d'une « classification des sciences » qui subordonne la grammaire à la logique.

La réaction des grammairiens consiste, dans un premier temps, en une restructuration du milieu grammatical. Cette étape est associée, pour l'essentiel, à la personne d'al-Mubarrid (mort en 898), le premier dont on nous dit qu'il conquiert et exerça le « leadership » (*ri'āsa*) sur le milieu grammatical de son temps. Sa stratégie se fonde en grande partie sur une réinterprétation du passé de la tradition visant à affirmer l'autorité prééminente de l'« école de Baḡra » dont il se pose en chef de file, contre celle de Kūfa, qui deviendra bientôt le symbole du polycentrisme et de l'hétérogénéité qui marquaient la période précédente : la diffusion d'une légende – devenue version quasi-officielle – attribuant la première institution de la grammaire au Baḡrien al-Du'alī (mort en 688 ?), la glorification et l'héroïsation des grandes figures de l'école, al-Xalīl (mort en 791 ?) et Sībawayhi (mort en 797 ?), l'instauration du *Kitāb* en « texte fondateur » bénéficiant d'une autorité prééminente, en sont les aspects les plus marquants.

Cette première étape permettait d'affirmer plus clairement l'ancienneté, et donc l'autorité et la dignité, de la grammaire, en face de cette science « importée », « intruse » (*daxīl*) qu'était la logique. Les générations suivantes, unies sous la bannière de l'« école de Baḡra » et de la fidélité au *Kitāb*, s'attachent, quant à elles, à élaborer un nouveau paradigme, satisfaisant en partie aux critères de scientificité diffusés par la *falsafa*, tout en affirmant son autonomie par rapport à celle-ci, et plus particulièrement à la logique. L'une des premières réalisations en la matière est le *Kitāb al-Uḡūl* (« Livre des fondements ») d'Ibn al-Sarrāj (mort en 928), l'un des principaux disciples d'al-Mubarrid, qui entend réorganiser la matière du *Kitāb* selon un ordre systématique et prédictible, en réutilisant divers procédés techniques empruntés aux « logiciens » (définitions et principe des divisions exhaustives, entre autres). Bien que promise à un grand avenir, cette innovation ne s'imposa pas immédiatement, et tout le siècle est marqué par des tentatives, souvent très diverses, pour proposer une « version canonique » de la doctrine grammaticale. Dans le même temps, les grammairiens s'attachent à approfondir et à

« clarifier » l'objet, les méthodes et les concepts fondamentaux de leur discipline, toujours dans le but d'affirmer leur autonomie contre les « logiciens ».

Le processus que je viens d'évoquer très brièvement présente des analogies remarquables – compte tenu des contextes différents – avec celui qui affecte la linguistique française à la fin du 19^e et au début du 20^e (Savatovsky, 2006) : recours à une historiographie légitimatrice, stabilisation d'un paradigme, recherche d'un consensus et d'une reconnaissance de la part des groupes dominants, manuélisation du savoir, en sont les plus visibles.

HASSLER, Gerda Université de Potsdam
--

« August Friedrich Pott face aux néogrammairiens »

August Friedrich Pott (1802-1887) avait étudié la théologie à Göttingen, mais ces études ne le satisfaisaient pas, et il se tourna vers la linguistique et la philologie indienne. Il poursuivit ses études chez Wilhelm von Humboldt et Franz Bopp à l'Université de Berlin, et termina sa thèse doctorale en 1827 sous la direction de Bopp. Après avoir enseigné trois ans sans salaire à l'Université de Berlin, il devint le premier professeur de linguistique générale de l'Université de Halle, où il vécut jusqu'à la fin de sa vie. C'était un spécialiste reconnu en philologie indienne, mais il appliquait aussi aux langues indo-européennes la méthode comparative développée par Grimm pour les langues germaniques. Étant disciple de Humboldt, il s'intéressait à la linguistique générale dans un sens large. Il publia également des travaux sur la langue des tziganes et donna des cours sur les hiéroglyphes et le chinois.

Dans les années 70, à l'université de Leipzig, le cercle des néogrammairiens était en train de se former. Ceux-ci érigèrent la régularité des lois phonétiques en axiome de la linguistique comparée. Selon ce principe, les changements phonétiques se déroulent de façon régulière dans une langue isolée ou dans des langues parentes : s'ils ont bien lieu dans les mêmes conditions, ils se réalisent ainsi chez tous les locuteurs d'une langue particulière ou de toutes les langues apparentées.

Bien que les néogrammairiens soient d'une autre génération que Pott, le manque de communication entre l'école naissante et ce professeur d'une université voisine est remarquable. Est-ce peut-être l'esprit rigide des fondateurs de l'école qui les empêchait de chercher le contact avec Pott, lui qui avait dispersé ses activités sur beaucoup de problèmes linguistiques ? D'un autre côté, les prises de position de Pott à l'égard des néogrammairiens sont à la fois peu nombreuses et défavorables. En effet son approche ne se prêtait pas à une explication unique, celle du caractère sans exception des lois phonétiques : il s'occupait aussi de certains faits linguistiques que l'on peut compter parmi les manifestations de l'expressivité dans le langage, à savoir les interjections, les mots onomatopéiques, les procédés phonétiques revenant au phono-symbolisme, et le redoublement. Le travail de Pott s'inscrit donc dans le cadre d'une ébauche de théorie sémantique soutenant le rôle médiateur de la langue dans l'expérience. La complexité de ses recherches linguistiques se heurtait en fait au principe méthodologique et à l'outil heuristique des néogrammairiens, et la naissance de cette école, face à l'attitude de son entourage, constitue peut-être un cas paradigmatique.

HUMMEL Pascale
INRP-ENS

« Le ‘métier’ de philologue et le ‘savoir d’école’ (Allemagne, XIX^e siècle) »

Dans l'Allemagne du XIX^e siècle, une querelle épistémologique cruciale secoue durablement l'histoire des disciplines philologiques : elle oppose ceux pour lesquels la philologie n'est qu'un instrument au service de la science entière (la différence entre les deux recoupant, pour certains, celle entre catéchisme et théologie) et ceux qui souhaitent légitimer la philologie comme science de plein droit. Selon que le terme philologie est entendu dans une acception large ou étroite, il est synonyme de « culture humaniste » ou de grammaire et linguistique. Philologie et pédagogie sont structurellement liées, parce que les philologues, qui exercent longtemps en tant que professeurs de lycée, se voient contraints pour des raisons professionnelles d'adapter la philologie à un usage théorique et pratique limité. Le *grammatikos/grammaticus* de l'Antiquité grecque et romaine n'est-il pas dès l'origine indissociablement maître d'école et grammairien ? En tant que « science appliquée », la philologie continue longtemps d'avoir partie liée avec la pédagogie, écrit encore en 1898 Otto Immisch (« Die klassische Philologie als Schulwissenschaft ») : les termes Philologe (philologues) et Schulmänner (hommes ou maîtres d'école) se trouvent fréquemment appariés. L'idée qu'il existe un « savoir », voire une « érudition d'école » (ou « scolaire ») est vivace dans la production allemande des XVIII^e et XIX^e siècles : les termes « Schulgelehrsamkeit » « », « Schulwissenschaft » et « Schulbildung » sont récurrents dans les écrits théoriques relatifs à la philologie, perçue comme une « propédeutique », c'est-à-dire un savoir préalable ou préparatoire à une connaissance plus haute. La palette des termes usités et débattus par les théoriciens de la philologie est particulièrement suggestive : elle livre une radiographie fidèle de tous les enjeux (épistémologiques, pédagogiques, institutionnels, etc.) de la structuration, hiérarchisation, disciplinarisation, mise en application, etc. des savoirs philologiques et linguistiques à l'intérieur des instances et des pratiques savantes du XIX^e siècle. Certains écrits français de la même époque reflètent, à un degré moindre, des interrogations du même type, ou tout simplement un certain mimétisme polémique.

JOSEPH, John E. (conf. invité)
University of Edinburgh

« The Radical Road of Edinburgh Applied Linguistics »

Britain occupies a certain pride of place in the standard modern narrative of the history of linguistics because of Sir William Jones and the role of British colonial scholars in spreading Asian texts, including Panini's grammar, to Europe. Yet this took place within an "applied" context, as part of the British policy to maintain and promote indigenous languages, requiring colonial administrators to be trained in them. It is often said that this largely accounts for why linguistics, as the historical study focussed on sound changes, did not develop in Britain to anything like the extent it did in Germany, Denmark or even France. Britain produced Orientalists rather than linguists; even the work of Henry Sweet was primarily driven by the applied imperative.

When the School of Applied Linguistics at the University of Edinburgh was founded in 1957 by J. C. Catford, it was with money from the British Council, a quasi-independent but publicly funded body that had inherited the post-colonial function of aiding, organising and providing English-language education and testing in the Commonwealth nations, and gradually elsewhere. The dominant figures in the School were J. R. Firth,

who taught the year before his death; and his student M. A. K. Halliday, whose work has had an enormous impact, direct and indirect, particularly in the close analysis of texts in terms of the social forces embodied within them. Looking at an examination paper from 1964, we can see what “applied linguistics” signified in this period of Hallidayan dominance. One of the questions is particularly telling: “Discuss the relationship between transfer of learning and errors in L2 teaching”.

Halliday and Catford left in the mid-1960s, to be replaced by Sir John Lyons and S. Pit Corder, both converts to Chomsky’s transformational-generative paradigm. Under Corder, the main thrust of applied linguistics at Edinburgh became the breaking down of the way of envisioning the process and goal of language learning embodied in that exam question about “transfer of learning” and “errors”. The concept of *interlanguage* which Corder developed and popularised in collaboration with his student Larry Selinker was a radical move in this direction. It asserted that the production in English of, say, a Japanese learner, should be studied not in terms of “error analysis”, but as a system, a “grammar” in its own right, with its own linguistic structure. Corder believed that “fossilisation” in interlanguage would occur only in cases where the so-called error, the deviation from native usage, did not in fact affect communication. If communication were impeded, the learner would naturally be motivated to change to the native form; but in the absence of any such impediment or motivation, for language teachers to worry about the deviation would be a waste of time at best, and possibly detrimental to the overall goal of attaining communicational proficiency.

Henry Widdowson and others would develop this neo-naturalist approach into the basis for a communicative language teaching methodology, where the goal of communicating in authentic situations took centre stage away from earlier concerns with phonological and grammatical accuracy. The aim was no longer for language learners to become as indistinguishable from native speakers as possible, but to communicate information as seemingly spontaneously as possible. Indeed, the retention of the student’s *identity* within the target language shifted from being a mark of failure to a positive sign of integrative motivation. This was not in itself a radical change, but the logical outcome of Corder’s reconception, which had opened the doors of academic applied linguistics to language teaching methodologies that had been developed, principally in Britain and France, since the late 19th century, but which had struggled to find a foothold in university curricula. The development of new universities in this period, more open to innovation, was also crucial.

It was Alan Davies who took the next radical step: that of questioning, and finally denying, that the “native speaker” is anything but a mythical construct, with no useful purpose to serve in language teaching and learning and with socially regressive ramifications, institutionalised in language testing. This has put him strangely at odds with another strain of research that has proceeded from Corder’s work, into the cognitive consequences of multilingualism, which assumes the strong version of native-speakerhood that Davies denies. Actually this is not the first bifurcation within Edinburgh applied linguistics: that goes back to Halliday, and the various “critical” offshoots of his work that have generally found themselves at odds with the tradition focussed upon here.

Accepting with Corder that the learner’s interlanguage should be treated as having its own reality, and with Davies that this reality is greater than that of some mythical, idealised native speaker — and with Halliday that texts embody interpersonal relations — current work has been exploring how an interlanguage actually functions to signify who its speaker is, how it bears the signature of where the speaker comes from, is

located culturally, emotionally, mentally. Actually, research on language and identity does not assume that the way we speak merely signifies some self that has an existence independent of language, but considers that our ways of speaking form a significant part of who we are. On another parallel track, we have been seeking to understand how those powerful concepts like native speaker, standard language, and above all language *tout court*, have come into existence and get reproduced and enforced in the ways that they do.

Through an unpredictable convergence of historical and personal factors, “applied linguistics” in Britain has lost its strong association with language pedagogy, and has come to embrace all those approaches which take communication as an inter-personal process as the core *raison d’être* of language, along with other social-anthropological dimensions. “Theoretical linguistics” assumes mental representation to be why language exists and treats the other aspects as mere side-effects. It is hardly surprising that such an approach is regressing to a relatively narrow, specialised corner of academia; to what extent it is regrettable is a matter for debate.

KHALFALLAH Nejmeddine
INALCO – Paris 3

« La rhétorique arabe : les embûches d’une disciplinarisation millénaire »

Ancienne de dix siècles environ, la rhétorique arabe peine aujourd’hui à trouver un statut disciplinaire clairement défini au sein des champs linguistiques arabes. Entre ceux qui se réjouissent de sa « mort », ceux qui appellent à lui conférer la structure épistémologique d’une science autonome, et enfin ceux qui invitent à la fusionner dans la stylistique, la rhétorique oscille entre diverses disciplines. Dans les universités arabes et étrangères, cette discipline est enseignée comme étant une partie de la Tradition linguistique, non comme un corpus autonome. Or, dans cette tradition, les cloisons n’étaient pas étanches entre théologie, herméneutique coranique et grammaire. En revanche, dans les sphères politiques et religieuses actuelles, on assiste à un retour massif des techniques traditionnelles de persuasion et de galvanisation. Méthodiquement enseignés, les procédés rhétoriques façonnent un bon nombre de discours officiels.

Pour comprendre cette ambiguïté, nous essayerons, dans un premier temps, de retracer les péripéties d’une disciplinarisation hésitante depuis l’époque médiévale. Les contributions de ‘Abd al- Qâhir al-Jurjânî (m. 474/1078) et de son disciple al-Sakkâkî sont cruciales. Dans un second temps, nous examinerons le sort de cette « discipline » au XX^e siècle suite à l’émergence de la linguistique saussurienne et de sa fille la stylistique, ayant profondément ébranlé le cours des sciences du langage. Cette comparaison nous permettra d’évaluer le statut épistémologique de la rhétorique arabe depuis sa naissance, ses avatars, son déclin et sa forte réapparition. Enfin, nous nous interrogeons sur sa place dans les cursus universitaires ainsi que sur les usages politico-religieux des procédés rhétoriques à l’heure de la mondialisation.

Mots clefs : rhétorique arabe, linguistique, grammaire, histoire, discipline, al-Jurjânî, sens, procédé stylistique.

KLIPPI Carita
Université de Tampere

« Disciplinarisation et outillage de l’espace linguistique en France, 1875-1925 »

Un intérêt particulier pour la variation spatiale et sociale de la langue s’accroît en France à la fin du 19^e siècle avec l’émergence de la linguistique dite générale. Avant son

autonomisation, cette dernière se nourrit de multiples échanges transdisciplinaires concernant son objet, ses méthodes, voire ses problèmes. L'un des aboutissements de cette réflexion est la distinction que l'on connaît du *Cours de linguistique générale* (CLG) entre la *linguistique interne*, ne s'intéressant qu'à l'ordre propre du système de la langue, et la *linguistique externe*, prenant en considération les « Realia » – facteurs politiques, historiques, culturels, institutionnels et géographiques qui jouent sur la langue (CLG, p. 43). Eu égard à ces réalités, il incombe à la géographie linguistique de conceptualiser, et par conséquent, de discipliniser les diverses manifestations empiriques qui se situent dans l'espace linguistique français, qualifiable d'hyperlangue. Afin de découper et de structurer cette continuité spatiale, la géographie linguistique a recours à son remaniement technique à l'aide de nouveaux types d'outils, la carte thématique et les unités géopolitiques portant un sens linguistique.

Or, la construction de l'identité disciplinaire de la géographie linguistique à côté de la linguistique générale n'est pas sans poser problème. La nomination de la discipline se montre vacillante. D'une part, l'appellation 'géographie linguistique' la fait dépendre de la géographie, alors que le terme 'linguistique géographique' lui désigne une place subalterne par rapport à la linguistique proprement dite. D'autre part, le troisième terme utilisé, la 'dialectologie', détermine l'objet de la discipline, tout en le restreignant à une variation linguistique particulière, certes la plus palpable encore à l'époque étudiée. Dans les années 1920, les dialectologues constatent que leur discipline est bien établie, mais on ne saurait ignorer le fait que, dans le même temps, son objet est paradoxalement moribond.

LO PREJATO Manuela

Università La Sapienza, Rome

« L'empire du générativisme dans les phonologies contemporaines (1968-2005) : motivations, mutations et applications dans l'organisation des savoirs »

La contribution proposée concerne l'histoire des théories et des modèles phonologiques de la seconde moitié du XX^e siècle. En particulier, le travail examine le développement des phonologies génératives et post-génératives, à partir de l'œuvre fondatrice de Chomsky&Halle, *The Sound Pattern of English* (1968), jusqu'à la Théorie de l'Optimalité. Dans ce développement, c'est surtout la figure de Chomsky qui occupe une place centrale : récemment, tous les différents courants linguistiques en général – et plus spécifiquement ceux phonologiques – ont, d'une certaine manière, dû adopter une position soit aux côtés de Chomsky, soit contre lui. En effet, le générativisme, dont Chomsky fut le fondateur, s'est configuré comme une sorte d'empire intellectuel auquel les différents modèles linguistiques ont soit pris part, soit tenté de lui opposer une résistance (l'on verra avec quelle consistance et avec quels effets éventuels). Les origines et les développements d'un tel « empire » doivent être naturellement examinés dans le contexte historique, culturel et politique dans lesquels ils sont nés. D'un point de vue géographique aussi, il est intéressant d'observer comment les membres des différents courants phonologiques se sont répartis, tant aux Etats-Unis qu'en Europe. Tout autant digne d'intérêt est la manière avec laquelle les centres de diffusion du savoir linguistique se sont succédés au cours de ces années, avec un déplacement, par exemple, des « capitales linguistiques » américaines entre les années cinquante et les années quatre-vingt-dix. A propos de la diffusion du savoir linguistique, l'on peut également analyser la manière dont les différents courants phonologiques se sont structurés comme de vraies et propres « écoles », ou s'ils sont restés, en revanche, à l'état de courants, ou tendances, auxquels les différents chercheurs ont tour à tour adhéré. Enfin, d'un point de vue applicatif, il

est utile de se demander si la succession de tant de modèles phonologiques a apporté des contributions originales au développement des expérimentations phonétiques.

PAGANI-NAUDET Cendrine

UMR 6039 BASES, CORPUS, LANGAGE. UNIVERSITE DE NICE-SOPHIA ANTIPOLIS

« Du *Tretté* au *Traicté*, Meigret relu et corrigé par Robert Estienne »

Les références à la grammaire de Louis Meigret se font le plus couramment *via* l'édition qu'en offrit en 1980 F.-J. Hausmann. Jusque-là, le *Tretté de la Grammaire française*, paru en 1550 a pâti des audaces de son auteur : réputée « illisible », la première grammaire du français rédigée en français, n'a pas touché un large public. Meigret y applique en effet un système orthographique qui doit « faire quadrer les lettres et l'écriture aux voix et à la prononciation ». Compromettent encore l'accès au texte, une présentation peu aérée, des digressions nombreuses, des explications linguistiques complexes et approfondies, qui donnent le sentiment que l'auteur « s'égaré parmi les ronces » (F. Wey). Bref, dans le combat qu'il mène, l'humaniste a oublié les impératifs liés à la diffusion de son œuvre et ceci semble avoir été fatal à sa cause. En 1557, Robert Estienne livre à son tour un *Traicté de la grammaire française*. L'ouvrage est censé répondre à une demande sociale : « plusieurs désirant avoir ample connaissance de notre langue française se sont plaints à nous de ce qu'ils ne pouvoient aisément s'aider de la Grammaire François de maître Louis Meigret (...) ni de l'introduction à la langue française composée par M. Jacques Sylvius médecin ».

Animé par le souci de toucher une large audience, R. Estienne, imprimeur et pédagogue, conçoit donc un ouvrage plus conforme aux attentes du public, éludant les débats qui divisent. Comme il l'annonce modestement dans sa préface, il suivra ses prédécesseurs – notamment Meigret – mais amende leurs textes. Cette grammaire, immédiatement traduite en latin pour les étrangers, puis rééditée, fut largement saluée par la postérité : elle constitue l'« un des nombreux services rendus par Robert à l'enseignement », préparant « le règne des sages méthodes » (L.-J. Feugère). Aujourd'hui, l'hommage est plus réservé : on reconnaît que R. Estienne – qui d'ailleurs ne s'en cachait pas – n'a fait qu'adapter sans rien livrer d'original pour ce traité, si ce n'est son sens aiguisé de la clarté pédagogique. Robert Estienne, « l'éditeur par excellence des « escoliers » » (E. E. Brandon) substitue en 1557 « un livre de classe » là où Meigret avait conçu une œuvre militante et ouverte à la controverse.

Selon la formule de Livet, R. Estienne aurait retiré « l'ivraie du bon grain ». R. Estienne a ainsi sans doute contribué à éclipser l'œuvre de Meigret. Les emprunts sont par endroits tellement fidèles qu'un lecteur pressé pourrait imaginer avoir assez lu Meigret à travers l'ouvrage de R. Estienne. Cependant, du *Tretté* au *Traicté*, on voit à l'œuvre ce processus d'abandons et de relecture qui caractérisent les héritages linguistiques et scientifiques : la postérité tarde à s'aviser de certaines trahisons, de contre-sens, d'amendements regrettables imputables à des vulgarisations trop efficaces. Nous nous proposons donc de comparer les deux ouvrages. En scrutant les abandons et les remaniements, nous chercherons à comprendre comment une réflexion dynamique chez Meigret devient un savoir stable chez son successeur, comment s'opère le transfert dans le champ de l'enseignement de ce qui relevait initialement de la spéculation linguistique.

PERELLI Raffaele & STANCATI Claudia

Université de Calabre

« Linguistique et enseignement en Italie: autour de la fondation de deux célèbres revues »

En juillet 1872 sort à Turin chez l'éditeur Loescher le premier numéro de la *Rivista di filologia e di istruzione classica* dirigée par le linguiste Domenico Pezzi et le philologue Joseph Müller. Cette parution précède de quelques mois celle de l'*Archivio glottologico italiano* fondé en 1873 par Ascoli. Il s'agit des deux premières revues italiennes consacrées aux études linguistiques, la première par le biais de l'étude des langues classiques et la seconde à partir du comparatisme et de la dialectologie, comme le soulignait Sebastiano Timpanaro.

Les travaux publiés sur ces deux revues portent sur des questions théoriques fondamentales et les discussions suscitées sont d'une grande importance; en effet les deux périodiques ont été fondés au moment de la naissance des premières enseignements universitaires de linguistique séparés des enseignements plus proprement philologiques et au moment même de la réorganisation générale des études supérieures et universitaires après l'unification de l'Italie.

L'*Archivio glottologico italiano* dès sa parution publie des travaux originaux et s'efforce de découper le domaine propre à la linguistique, d'éclaircir le statut de la linguistique face aux sciences de la nature d'un côté et à la philologie et aux autres sciences morales (comme on les appelait à l'époque) de l'autre côté.

La *Rivista di filologia e di istruzione classica*, se propose de mettre au courant ses lecteurs des études publiées en Europe dans le domaine de la culture classique, mais, plus particulièrement, d'élucider le rôle de l'enseignement linguistique et philologique dans les études secondaires supérieures et universitaires. Les discussions portent sur l'opportunité de réserver la philologie, au sens plus technique du mot, à l'enseignement universitaire pour faire de l'étude des langues classiques un instrument de formation pour les élites du nouvel état. Les méthodes d'enseignement pour ces buts, suivant l'avis de la plupart des collaborateurs de la revue, doivent dépasser l'enseignement rhétorique du latin séparé de celui du grec, ce qui était typique de l'instruction ecclésiastique de la culture classique.

RABAULT-FEUERHAHN Pascale

UMR 8547 *Pays germaniques, transferts culturels*, ENS Paris

« 'La science la robe au vent' - les congrès internationaux des orientalistes au XIX^e siècle et la disciplinarisation de l'étude des langues orientales »

Les congrès scientifiques internationaux présentent un double intérêt pour l'historien des sciences humaines. D'une part ils sont apparus comme nouvelle forme de sociabilité et de communication savante au cours du XIX^e siècle, et sont donc contemporains de la professionnalisation des sciences humaines. D'autre part, les actes des congrès sont étonnamment exhaustifs et comprennent non seulement la lettre des allocutions et communications, mais aussi de nombreux documents relatifs à l'organisation des manifestations. Quoique le plus souvent considérés comme des sources primaires, ils constituent donc un fonds précieux pour l'historiographe. Cela vaut notamment pour les congrès internationaux des orientalistes dont le premier fut organisé à Paris en 1873 et qui prirent place à un rythme variable, environ tous les trois ans. Critiqués dès cette époque pour leur côté mondain et dispersé, accusés de ne pas apporter grand-chose à la construction des savoirs orientalistes, les congrès sont intéressants précisément en tant

que miroirs des tensions qui traversèrent durablement l'orientalisme occidental : tentation de l'exotisme *versus* revendication d'exactitude philologique, souci de démontrer l'importance sociale des études orientales *versus* affirmation d'une frontière nette entre universitaires et hommes de terrain, recherche d'exhaustivité des domaines traités *versus* délimitation de champs de spécialité, établissement de ponts vers d'autres domaines (anthropologie, archéologie, philologies diverses) *versus* autonomisation de l'étude des langues orientales, etc. Si les congrès n'ont pas nécessairement été un élément moteur de la disciplinarisation de l'orientalisme, ils en furent au moins un reflet dense et vivant, sur le plan tant du contenu intellectuel que de la sociabilité académique.

RAYNAUD Savina

Università Cattolica del S. Cuore, Milan.

« La philosophie du langage en Italie face aux sciences du langage et aux études textuelles »

Cette communication poursuit deux types d'objectifs : descriptifs (historiques – d'une histoire jeune – et épistémologiques – d'une épistémologie subtile) et évaluatifs. On essaiera par ailleurs de comprendre quelques-unes des raisons du présent état de choses (applications ou manque d'applications inclues), sans oublier les différences spécifiques du contexte européen ou occidental.

SIMONATO (KOKOCHKINA) Elena

Université de Lausanne

« La phonologie au service de l'alphabétisation en Union Soviétique : théorie, application, institutionnalisation »

Dès les premières années de l'existence de l'Union Soviétique, les besoins de la lutte contre l'analphabétisme [*likbez*] chez une population parlant quelque cent cinquante langues ont amené des linguistes soviétiques à réfléchir sur la théorie et la pratique de l'élaboration des alphabets. Le gouvernement bolchevique élaborera un programme complet d'actions visant l'« édification linguistique » [*jazykovoe stroitel'stvo*].

Dans la première partie de ma communication, j'aborderai le rapport entre *phonologie théorique* et *phonologie appliquée*. Au centre de mon analyse se trouve la relation entre la théorie phonologique soviétique et la pratique de l'élaboration des alphabets dans les années 1920-1930. J'aimerais proposer ici une analyse des initiatives d'alphabétisation qui s'appuyaient directement sur cette phonologie naissante, ainsi une sorte de « phonologie appliquée ».

Pour les jeunes chercheurs Nikolaj Jakovlev (1880-1972) et Evgenij Polivanov (1891-1938), élèves de I. Baudouin de Courtenay (1845-1929), diplômés en « philologie », l'élaboration des alphabets a été un véritable test de rentabilité de la jeune discipline que représentait alors la phonologie : ils avaient à élaborer des alphabets pour des langues d'une extrême richesse sonore, la plupart sans écriture, en l'absence de théorie de référence. Car à cette époque, les méthodes d'investigation sont loin d'être au point et les défis du travail de terrain sont énormes. Leur doctrine phonologique a eu une destinée fort remarquable : il s'agit de la seule conception phonologique qui a fait ses preuves sur le terrain, à partir d'un corpus fort complexe.

Ma deuxième partie sera consacrée à la *disciplinarisation* de la phonétique et de la phonologie en Union Soviétique. Au vu du succès pratique de l'entreprise de l'alphabétisation, et afin de poursuivre l'effort de littérisation et de politique éducative,

plusieurs universités ont souvent des départements de « phonétique » au sein de leurs facultés des langues étrangères. Ainsi, l'enseignement d'une langue ne passait plus uniquement par la lecture de textes, mais par l'étude de son système phonétique (« Cours d'introduction phonétique »). D'autre part, dans les grandes universités (par exemple, à Leningrad), des chaires de phonétique ont été créées, dont les travaux donnent naissance à ce qu'on appelle encore aujourd'hui « écoles phonologiques », en l'occurrence celle de Leningrad et celle de Moscou.

Ma communication visera ainsi à éclairer le rapport, tantôt harmonieux, tantôt conflictuel, entre la doctrine et son application pratique pour ensuite passer aux difficultés qui accompagnent ces initiatives.

SYRJÄNEN Kaj

Université de Tampere

« Tracing the history of dialectological research in Finland »

The paper outlines the history of dialectological research in Finland, focusing especially on its relationship with the traditions of Finnish linguistic research in general. Finnish language research spans as far as the 16th century, although the discipline did not become prominent until three centuries later when Finland politically separated from Sweden. Within the context of this political change, Finnish linguistic research in general became more relevant, and dialectological work essentially became the primary object of scholarly research in Finnish linguistics.

The paper shows how Finnish language research, since its early days, has had a strong preference for comparative and quantitative study methods, stemming in part from early Finnish research and in part from the neogrammarian research tradition, which gained popularity in Finland. These comparative and quantitative methods were complemented with sociological research elements that surfaced from intensive dialectological research. This language study tradition has been prominent since the 19th century, and received criticism especially in the latter part of the 20th century. In spite of this criticism, greater interest towards theoretical, non-data-driven linguistic research emerged only recently. From the perspective of dialectology, the effects of Finnish language traditions are two-fold: on the one hand, the strong empirical tradition is apparent in the large number of dialect corpora, dialect atlases and other dialectological volumes in Finland. But on the other hand, it is also noteworthy that the more recent branches of dialectology have not been widespread in dialectological work.

Finally, the paper addresses the ontology of the Finnish word for dialect, 'murre', and how it reflects the research object of dialectology in Finland. In many dialectological works, the term is without definition, leaving some ambiguity as to the exact meaning of the term. Primarily the term appears to denote a geographical or political dialect, although larger ontological discussion has emerged in recent sociolinguistic research.

TOUATI Paul

Lund University, Centre de langue et de littératures

« Des évaluations d'experts lors de la création de la première chaire de phonétique de Suède »

Si l'on convient d'emblée qu'envisager la question de la construction du savoir scientifique – lequel savoir englobe une instance empirique (les données et les expériences), une instance discursive (les articles spécialisés) et une instance rhétorico-

institutionnelle (représentée par exemple par les évaluations d'experts ou de « pairs » à l'occasion de création de postes) – implique que ces instances puissent être examinées d'un point de vue de leur historicité, alors il faudrait pouvoir en interroger les *archives* et, ce faisant, espérer saisir l'épistémé, ou plus certainement la doxa dominante d'une époque. Dans le cas qui nous préoccupe, nous proposons d'analyser une instance décisive dans la construction du savoir phonétique, à savoir les évaluations d'experts produites lors de la création de la première chaire de cette discipline. Nous nous proposons ici d'effectuer l'analyse d'un point de vue discursif et épistémologique des évaluations produites en 1950 par quatre « pairs » experts (le norvégien Ernst W. Selmer, le finlandais Antti Sovijärvi, le suédois Olof Gerdman et le danois Louis Hjelmslev) à l'occasion de la création de la première chaire de phonétique de Suède, localisée à l'université de Lund. Cette première chaire sera occupée par une figure emblématique de la phonétique suédoise, Bertil Malmberg [1913-1994] de 1950 à 1969. Les quatre évaluations proviennent d'un corpus d'archives de l'université de Lund composé de lettres privées ou semi-privées, de correspondance administrative, de formulaires, d'inventaires, de demandes de financement, de factures, d'arrêtés administratifs, de procès-verbaux de réunion, d'évaluations d'expert etc. qui répercutent dans toute leur complexité et impression chaotique les activités scientifiques, organisationnelles et sociales du département de phonétique depuis sa création en 1950.

VELMEZOVA Ekaterina

Université de Lausanne

« La disciplinarisation de la sémantique en Russie: entre théorie(s) et pratique »

1. Les origines de la disciplinarisation de la sémantique en Russie

La disciplinarisation de la sémantique en Russie commence à la fin du XIX^e siècle, grâce notamment aux travaux de M.M. Pokrovskij (1868-1942). Après avoir étudié chez les néogrammairiens européens, Pokrovskij, passionné par les recherches d'A. Darmesteter, A. Dauzat et M. Bréal, et apprécié par A. Meillet, pose, pour la première fois dans le cadre de la linguistique russe, le problème de l'étude approfondie de la sémantique. Il introduit l'enseignement de la sémantique dans le cursus de l'enseignement supérieur et, durant plusieurs décennies, ses recherches « sémasiologiques » (entre autres, l'établissement de plusieurs lois sémantiques) servent de « maillon intermédiaire » entre la sémantique russe / soviétique et la sémantique occidentale. Néanmoins, Pokrovskij n'a pas réussi à créer une école: à l'époque des révolutions russes, ses contacts avec les « Occidentaux » ont joué contre lui.

2. La première école sémantique russe

L'apparition de la première école sémantique russe date des années 1920 et remonte aux travaux de N.Ja. Marr (1864-1934), adversaire ardent des néogrammairiens ainsi que de la « science bourgeoise » (= occidentale). L'intérêt pour la sémantique « préhistorique » constituait une partie intégrante de sa « nouvelle théorie du langage ». Néanmoins, tout comme Pokrovskij, Marr cherche à établir les lois universelles du changement du sens des mots et ses nombreux adeptes essaient d'appliquer ces lois à l'analyse des différentes langues. L'école dite marriste en sémantique a existé jusqu'à l'intervention de Staline en linguistique en 1950 (néanmoins, son écho est parfois manifeste encore aujourd'hui dans les recherches des sémanticiens russes).

3. Un aspect appliqué du savoir sémantique

L'école marriste qui se constitue à l'époque est gouvernée, en URSS, par l'esprit utilitaire : tout le monde se veut utile et efficace, y compris les linguistes. L'un des aspects pratiques de la sémantique marriste fut l'introduction de programmes particuliers d'enseignement à l'école soviétique dans les années 1930. En déclarant, après les marristes, la priorité des recherches sémantiques sur les études «formelles», plusieurs groupes de pédagogues soviétiques enseignent aux écoliers les bases de la sémantique marriste pour leur apprendre à écrire sans fautes. Dans notre exposé, nous proposerons une explication du paradoxe suivant : malgré les bases linguistiques douteuses de ces réformes pédagogiques, elles se sont souvent avérées très efficaces.

VIEIRA DA SILVA Mariza

Université Catholique de Brasília, Brésil

« Le mouvement et les déplacements de la disciplinarisation des savoirs linguistiques au Brésil : historicité, sujet et société contemporaine »

Le but de cette communication est de discuter le processus de disciplinarisation du portugais comme langue nationale, à partir des années 70, moment où se déclenche de manière systématique et continue un processus de diffusion et d'appropriation de concepts et de théories linguistiques, qui organise le champ de l'enseignement du portugais et celui des recherches linguistiques dans le domaine de l'Etat, moyennant des séminaires, des publications et des demandes de recherches à l'Institut d'Etudes et de Recherches Educationnelles du Ministère de l'Education. Ce travail est une partie d'un ensemble d'études et de recherches en histoire des idées linguistiques où on fait des investissements théoriques et méthodologiques sous une perspective matérialiste de traitement du langage et de la langue, celle de l'analyse du discours, pour comprendre les contradictions qui commandent les pratiques pédagogiques et linguistiques depuis la deuxième moitié de XX^e siècle, en leur accordant une nouvelle forme scolaire unifiée et uniformisatrice, soit en s'approchant de la langue comme système formel et abstrait de règles, soit en négociant avec la diversité comme moyen de résoudre le problème de l'inégalité sociale et de l'échec scolaire.

Par l'analyse des rapports de commissions ministérielles, des annales de séminaires et d'une revue spécialisée, on réfléchit sur le lieu de soutien théorique, mais aussi politique, que la Linguistique, ayant comme argument la scientificité, donne aux pratiques linguistiques et pédagogiques qui orienteront les politiques publiques de scolarisation du portugais dans un contexte historique-social plus vaste, dominé par l'idéologie développementiste des années 50 en l'Amérique Latine et, ensuite, par l'idéologie néolibéral. Analyser les conditions de production de ces politiques permet d'observer les interventions directes de l'Etat dans le travail avec et sur la langue nationale dans une perspective pragmatiste. Interventions qui sont engendrées et gérées avec pour références ce qu'on appelle la crise de l'enseignement de la langue. On examine et on observe encore la construction d'une représentation nouvelle de la langue qui stabilise, d'un autre lieu théorique, l'objet d'enseignement, et qui met en évidence l'opacité qui est présente dans la transmission et la disciplinarisation des savoirs linguistiques par l'imbrication entre la pratique de la recherche et la pratique de la diffusion et de l'enseignement, aussi bien que la production d'un consensus chez les linguistes autour d'une Linguistique unique et homogène, quoiqu'imaginaire.

ZANTEDESCHI Francesca

European University Institute (EUI, Firenze, Italia)

« La Revue des Langues Romanes et la quête d'institutionnalisation pour la langue d'oc »

Suite à la réorganisation du système universitaire amorcée à partir des années 1870, les recherches de linguistique historique assument en France un rôle national, secondé par la création de la *Société de Linguistique de Paris* et de revues telles que la *Revue critique* et *Romania*. La professionnalisation des recherches linguistiques, qui se fait à travers les séminaires de l'École Pratique des Hautes Études, témoigne à la fois de la volonté politique de monopoliser un terrain d'études laissé jusque là dans les mains des érudits de province, mais aussi de créer *ex nihilo* une école française de linguistique romane en occultant toute activité antérieure.

Le monde académique philologique français est alors dominé par Gaston Paris et Paul Meyer, issus de la prestigieuse École Nationale des Chartes et ayant suivi les cours de Frédéric Diez en Allemagne. Le monopole et l'influence qu'ils exercent sur le milieu universitaire parisien et sur le monde savant en général les convertit en deux figures incontournables des études linguistiques. En 1872, ils créent *Romania*. Tandis que *Romania* se spécialise dans l'étude de l'ancien français et de l'ancienne littérature française, la *Revue des Langues Romanes (RLR)*, fondée à Montpellier en 1869 et organe de la Société des Langues Romanes, est vouée principalement à la phonétique et à la dialectologie.

Les rapports de force qui s'établissent entre les deux revues sont peu favorables à la *RLR* : *Romania*, qui se charge d'énoncer « les différents articles de la science nouvelle » et de réprimander « toute infraction théorique et méthodologique », condamne souvent la *RLR* pour son amateurisme. Pourtant, quand on connaît l'attention que les Montpelliérains prêtaient aux problématiques et aux méthodes qui, à l'époque, remuaient les domaines linguistique et philologique, au niveau académique et même international, à leur souci de scientificité et de précision, à leur diligence à rapporter et justifier tous les phénomènes linguistiques analysés, on peut considérer que leur amateurisme n'était dû qu'à leur exclusion des canaux académiques institutionnalisés.

Au cours de ma communication, j'entends présenter les efforts menés par la SLR dans le but de voir les études des langues romanes reconnues et institutionnalisées en France. Au cours des années 1870-1880, ces efforts se déploieront dans plusieurs directions : de l'engagement pour la création de chaires de langue et culture d'oc dans les facultés méridionales, à l'organisation des congrès de philologie et littérature d'oc, à l'étude des limites géographiques entre langue d'oc et langue d'oïl. Je voudrais terminer sur les répercussions idéologiques et institutionnelles produites par le discours sur les parlers de France prononcé par Gaston Paris en 1888.

ZHU Lei

Institute of Linguistic Studies, Shanghai International Studies University

« Sound and Writing in the Modernisation of Traditional Chinese Linguistics »

The modernisation of traditional Chinese linguistics in the twentieth century is usually regarded as a process of development from philology to linguistics. In this paper, we intend to re-examine the process by looking into the actual linguistic discourses of the period, focusing, especially, on their views on sound and writing, and how such views were dominant in the appraisal of different linguistic traditions on the one hand, while interwoven with social politics on the other. We argue, first of all, that the modernisation of traditional Chinese linguistics was more a transition between different linguistic

traditions than a developmental process from philology to linguistics, because the priority of writing in traditional Chinese linguistics was not really based on the value of what was written, but precisely on the consistency between Chinese linguistic thinking and the Chinese writing system itself. Writing being a representation of speech sounds, linguistics is but a form of writing. Therefore, the modernisation of traditional Chinese linguistics was, in a sense, a transition between different ways of writing – or representing – Chinese sounds. Following this idea, we find that the development of traditional Chinese linguistics had all along been accompanied by a tension between two approaches of writing or representation within itself: one based on the fundamental framework established in the formal and functional studies of Chinese characters; the other originating from an early Indian influence which demanded a strictly segmental and alphabetical treatment of speech sounds. The latter approach, though long subjected to the first, never ceased to cause challenges to traditional Chinese linguistics, and pushed the tension within to a climax during the Qing dynasty, when Western linguistics was gradually introduced into China. Drawing on linguistic texts from this period, we argue that the tension within traditional Chinese linguistics played an important – though largely unnoticed – role in the establishment of modern Chinese linguistics. Besides, by examining the linguistic ideas underlying the language reformation movements and language policies of twentieth-century China, which tried either to replace Chinese characters or abolish the classical written language (their partial achievements remain today in the basis of education for any Chinese), we contend that the modernisation of traditional Chinese linguistics was also part of the general ideological changes of the Chinese society, and that sound-writing relations played a key issue in these changes, because philosophically, the new way of ‘writing’ speech sounds means the start of a conceptually clear-cut and modern world.